

Oh ! Que c'est méchant !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 19

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225813>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron

Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



ADI MAUCONTEINT !

AO teimps de vouâ (aujourd'hui) la pouâ vya l'è dura à gagni. L'erdzeint côle eintre lè grâpye quemet l'ouvra qu'on sè crâi gardâ ein cllieuseint la man : on la râovre et tot è lavi. Ti lè meti l'ant trâo d'ovrà et pas prâo de tsaland. Lâi a, ma fâi, bin à resoudre, allâ pi !

De clliao meti, ein a tot parâi ion que lè dzein sè crayant que l'è bin meillâo que lè z'autro. Adan, ein a bin que couâdhiant lâissî lo leu po preindre stisse. Clli meti, lâi diant lo *traitemeint fixe*, que l'è prâo quemôudo po cein que la pâyè l'è quasû garantya. Ti lè mâi, que plliove, dzâle, grâle, veinte, bise, dzoranne, chêtse, einludze, tonne, cramene, bourle... on ne s'ein tsau rein : on tire tot parâi sèit ceintime sein cousin.

Assebin, se lâi a la meindra pllièce de remais-sâre de tserrâire, garda de boû, cocher po lè z'écovire, tsaplia-boû de coumouna, revêr-îdhie, poustelyon, vouîdo-boîte-à-lettre, gratta-papâi, maisonneu, publicateu, marelhî, mîma-meint municipau, syndico âo conselié, ein a on mouî que sè betant su lè reing. On a bin cein yu à *Praz-Bocan* l'autr'hi iô faillâi quacon po einterryâo po crosâ lè foussè et fère on bocon lo pllioryâo. S'ein è trovâ onna dêfarattâie que l'ant soumechoûna et po fini l'ant châi Dzeregnû à Mâgnu.

Faut vo dere que clli Dzeregnû ètâi lo pe gros pottu que lâi ausse dein sti Dieu-mondo. L'avâi dan la mena que faillâi po lè z'einterrâ. L'ètâi on mauconteint fabrequâ dinse et adî à reccliamâ : à l'écoula, lo régent ètâi trâo croûto; âo prîdzo, lo menistre trâo saveint por li; et pu lo pan trâo nâi, la catseniarda trâo blliantse, lo lâ trâo dzauno, lo fremâdzo trâo rodzo, lo papet vè trâo blliu, et dinse lè z'affère.

L'ètâi po lo fère quaisi on îadzo que l'avant met einterryâo.

Et l'affère l'è zu quasû on mâi. Aprî cein, vaitcè qu'arreve vè lo syndico tot refrognu, ein mouetteint aprî la *crise*, quemet dyant à clliâ maladi.

— T'a bin de quie tè pllicindre! sacré Dzeregnû, que lâi fâ lo syndico, quemet se t'avâi pas dâo bounheu d'avâi clliâ pllièce d'einterryâo !

— On rîdo bounheu que i'è quie, so repond Dzeregnû, dâotrâi croûto moo dein on mâi et pas pi on précaut que dêvetrâi baillî lo boun ezeimplio. Quemet volîâi-vo que vivo sè lè dzein ne mourant pas? N'è-te pas onna vergogne ?

Marc à Louis.

Oh ! que c'est méchant ! — Madame X. n'est plus de la première jeunesse. Elle a cependant conservé des habitudes de coquetterie qui jurent singulièrement avec son âge.

Hier, comme elle rendait visite à une de ses amies, elle lui dit en minaudant :

— Croiriez-vous que, ce matin, mon coiffeur a mis trois quarts d'heure à me crêper les cheveux ?

Alors, l'amie implacable :

— Ne pouviez-vous pas aller vous promener pendant ce temps-là ?



PRINTEMPS MUNICIPAL

EST mercredi matin. L'huissier de commune, qui est aussi crieur public, sort de chez le secrétaire de la Municipalité.

Il tient sous le bras la cloche d'airain luisante, au son clair, et dans sa main gauche il y a quatre feuillets, quatre avis à publier... Oui, quatre, marqués au coin du bon sens vaudois et du sceau municipal.

La porte s'est refermée. Avant de descendre le perron, notre crieur classe ses avis.

« — Un... deux... trois... quatre... Il y en a pour un moment à répéter cela aux carrefours, devant les ruelles secondaires, les fontaines... en montant le Pavé, en redescendant le Vurée le long de la gare, le long de la Rive... Allons, en route ! »

Dans le matin clair retentit la sonnerie, l'air la porte, il semble qu'aujourd'hui tout soit transparent et bleu. Hier encore, c'était la couche de neige épaisse, étouffant les bruits, unifiant le silence ; et ce matin, l'air a repris sa sonorité légère. Loin, par dessus les toits de mon village, jusqu'aux champs, jusqu'aux vignes, jusqu'à « l'arrêtee » où les cultures cèdent la place au bois de la Côte, le son de la cloche du crieur vibre et résonne.

Dans les vignes, les travailleurs l'entendent. Marie et Jeanne, courbées sur leurs « rablais », s'arrêtent ; et Paul, qui taille dans la vigne des Corbetotes, se redresse, une poignée de sarments roux dans une main, le sécateur luisant dans l'autre.

— On publie... m'étonne quoi ?

— On entend la cloche vers le bas du village, puis plus haut... Le crieur doit être vers l'eau, maintenant. Et cette idée qu'on publie au village et qu'il va falloir attendre jusqu'à midi pour savoir de quoi il s'agit, cela est presque impossible à supporter. Aussi les commentaires et les suppositions vont leur train.

— Peut-être pour le chœur mixte ?

— Ou pour les moblots...

— Plutôt pour les mises de bois... ou pour des soumissions de travaux, ou des votations... il y a tant de choses pour lesquelles un crieur public peut agiter sa sonnette et appeler aux carrefours, du fond des cuisines sombres, des remises, des granges, des étables chaudes les habitants d'un village !

Et je pense maintenant aux coutumes d'autrefois dans certaines communes, et j'entends du fond du cher passé la voix de l'aïeule, telle que je l'écoutais aux jours lointains de l'enfance.

« ...Sais-tu que dans mon village, le crieur public n'était pas seulement celui qui publiait les avis ? Il était aussi un instrument de justice.

— De justice, grand'mère ?

— Eh oui, de justice. Quand deux commères

s'étaient disputées, que deux ivrognes s'étaient battus, que la fermière de Combe avait eu des mots avec le régent ; ou que la tailleur ou la lessiveuse avaient colporté de vilaines histoires sur les uns ou les autres, eh bien, notre justicier d'alors avait imaginé de faire publier à tous les coins du village par le crieur public la peine encourue par le ou les coupables, ou bien une sorte de rétractation des paroles dites...

Par exemple, pour Georges et Jules qui sortent si souvent du café en tenant toute la route, il aurait fait crier par l'huissier :

« Georges du Moulin et Jules Pradel ont dû payer pour ivresse chacun dix batz, que nul n'en ignore !... »

Ou bien, pour médisance et calomnie, j'ai entendu le crieur public annoncer : « Mélanie Borgnon retire toutes les paroles mensongères, méchantes, venimeuses et injurieuses qu'elle a dites sur sa voisine Pauline Horn. »

Voilà ! Ça n'enlevait peut-être pas le mal de mon village, mais la prudence est le commencement de la sagesse, et, plutôt que d'être « crié », on se veillait, on tenait sa langue, et notre justicier le savait bien. C'était une honte, une grande honte, d'être « crié » et ceux qui avaient passé « par le tambour », comme on disait alors, ne faisaient pas tant les fiers. On ne les voyait pas causer sur la place du village, ou bien prendre l'air sur le seuil de leur porte et, le dimanche, après le sermon (car on allait encore au sermon de mon temps), il fallait voir comme les « criés » se reentraient chez eux ! Voilà à quoi servait le crieur public dans mon village autrefois...

Je repense à cela qui n'était pas si mal imaginé et qui pourrait bien encore servir.

Et le crieur poursuit sa route dans le village, agite sa sonnette.

— Ouvrez-voilà la fenêtre, Jeannette, qu'on comprenne ce qu'il dit. Mais justement le train passe, ou bien un char sur la route, un de ces vieux chars aux roues bruyantes et sèches qui semblent secouer un sac de noix sonores sur des planches dures...

La voix du crieur est étouffée, on n'a rien compris !

— Jeannette, va voir jusqu'au bout du chemin, tu attendras vers la fontaine pour qu'on sache.

Et Jeannette, tout heureuse d'échapper aux travaux du ménage, saute une marche, tape la porte de la cuisine, secoue au soleil sa tête brune et court jusqu'au bout du chemin.

Il y a là un coin ensoleillé entre la fontaine et le mur du potager. L'eau coule à petit bruit, les abeilles s'avancent sur le bord de la ruche, voilà une primevère en fleurs et, sur le mur, une plaque de lichen jaune qui brille comme de l'or sur les pierres grises. Jeannette attend le crieur.

Le voilà, il secoue sa cloche longuement, consciencieusement, on entend des fenêtres qui s'ouvrent, des pas qui courent le long des corridors dallés.

La voix mâle, bien timbrée, sonore et lente commence :

« La Municipalité interdit le ramassage des dents-de-lion sur tout le territoire de la commune... »